

Agriculture

Les éleveurs pris à la gorge par la conjonction des épizooties

Deux sérotypes de fièvre catarrhale ovine et le virus de la maladie hémorragique épizootique circulent sur le territoire français, menaçant de décimer les troupeaux de moutons et conduire à la faillite des centaines d'éleveurs.

Rares sont les départements encore épargnés. Des Ardennes aux Pyrénées, les troupeaux sont décimés par la fièvre catarrhale ovine (FCO) et la maladie hémorragique épizootique (MHE). Deux fléaux qu'on a longtemps pensés circonscrits au sud du bassin méditerranéen, et qui semblent pourtant mener depuis cet été une offensive conjointe dans l'Hexagone.

Au Nord, c'est le sérotype 3 de la FCO qui est à la manœuvre. Parti en août des régions frontalières avec la Belgique et l'Allemagne, où les premiers foyers sont apparus à l'automne dernier, le virus s'est propagé à l'ensemble du quart nord-est.

Dans la moitié sud, le sérotype 8 repéré en août 2023 dans le Massif central est désormais omniprésent. Dans plusieurs départements, les deux épizooties ont même effectué leur jonction. Et un malheur n'arrivant jamais seul, la MHE est venue com-

pliquer l'équation. Identifié pour la première fois en France l'an dernier, le virus a colonisé le sud-ouest et le littoral Atlantique jusqu'à la Bretagne.

Pas de risque pour la santé humaine

Provoquées par des virus différents, les deux maladies présentent beaucoup de similitudes. Elles n'affectent que les ruminants et sont véhiculées par les mêmes insectes (*lire par ailleurs*). La FCO se manifeste par de la fièvre, une raideur des membres pouvant entraîner des difficultés de locomotion, des lésions du museau, une congestion des voies respiratoires et une hypersalivation. Dans certains cas, la langue de l'animal peut devenir bleue en raison de la destruction de vaisseaux sanguins - d'où le surnom de « maladie de la langue bleue ». Chez les femelles en gestation, elle peut provoquer des malformations congénitales ou des avortements.

Dangereuse uniquement pour les bovins et cervidés, la MHE se traduit de son côté « par de la fièvre, de l'anorexie, des boiteries et une détresse respiratoire », détaille l'Anses (Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation). Aucune de ces

maladies animales ne présente le moindre risque pour l'homme ou les animaux domestiques. Consommer de la viande ou du lait d'animaux infectés n'a aucune incidence sur la santé. Non, pour l'homme - et plus précisément pour l'éleveur - le risque est surtout économique : la FCO peut décimer des troupeaux entiers. Les animaux malades, bovins notamment, produisent également moins de viande et de lait.

Vaccins : le compte y est-il ?

Afin de tenter d'enrayer la progression de l'épizootie, l'État a mis en place des zones régulées : tout déplacement d'animaux doit y être précédé par des traitements insecticides et des analyses. Surtout, il a commandé 6,3 millions de doses de vaccin contre la FCO-3, mises gratuitement à disposition des éleveurs depuis la mi-août.

Depuis, le ministère de l'Agriculture a annoncé 5,3 millions de doses supplémentaires. De quoi, théoriquement, permettre de vacciner 100 % des ovins et 40 % des bovins dans les zones concernées. Mais uniquement contre la FCO-3.

Le vaccin contre la FCO-8, lui, reste à la charge des éle-

veurs, la maladie étant considérée comme endémique en France. Une différence dénoncée par la Confédération paysanne : « On est absolument scandalisé par la différence de traitement entre la 3 et la 8 », a dénoncé Laurence Marandola, porte-parole du troisième syndicat de la profession, appelant l'État à « changer radicalement de méthode ». Entre 2008 et 2018, le vaccin contre la FCO-8 avait été pris en charge par l'État. « Il va falloir très rapidement envoyer des signaux aux éleveurs sinon il y en a qui vont mettre la clé sous la porte », a-t-elle ajouté.

« Ils ne pourront pas assumer les pertes »

La prise en charge par l'État de deux millions de doses contre la MHE - de quoi vacciner un million de bovins - fait également grincer des dents du côté de la FNSEA. Pour Patrick Bénézit, président de la Fédération nationale bovine, il en faudrait dix fois plus. « Les éleveurs ne pourront pas assumer les pertes », a-t-il déjà prévenu. Mais pour réclamer un coup de pouce au gouvernement, encore faudrait-il qu'il y ait un ministre de l'Agriculture.

• Jean-Michel Lahire



« Le pire est devant nous, nous sommes dans la phase la plus propice à la diffusion de ces maladies »

Questions à ▶

Emmanuel Garin, vétérinaire épidémiologiste au sein du groupement de défense sanitaire France

Combien de foyers sont actuellement comptabilisés en France ?

« On est en plein dans la phase exponentielle de diffusion de la maladie. En gros, le nombre de foyers double tous les quatre, cinq ou six jours. Le pire est devant nous parce qu'entre début août et fin octobre, nous sommes dans la phase la plus propice à la diffusion de ces maladies. Actuellement [mardi 10 septembre, NDLR], l'État a recensé 712 foyers de fièvre catarrhale ovine (FCO) 3 et 518 foyers de maladie hémorragique épizootique (MHE). Pour la FCO 8, on a sondé notre



réseau et on pense qu'il y a entre 1 800 et 2 000 foyers. Mais ça évolue très vite, et il est très probable que les chiffres réels soient supérieurs. Avoir une vague virale, c'est déjà inquiétant. Mais là, avec trois vagues épizootiques simultanées, on est vraiment dans l'incertitude : on ignore l'impact sanitaire que ça aura, et on craint des co-infections ou des infections successives. On commence d'ailleurs à voir des co-circulations entre les

virus sur plusieurs départements, et à voir remonter des cas d'animaux co-infectés. C'est une situation inédite, aussi bien en Europe qu'en France. »

Avez-vous déjà des retours sur la proportion d'animaux malades ?

« Nous venons de lancer une enquête pour suivre ça dans le temps. Mais il est encore trop tôt. À partir du moment où un animal est infecté dans un troupeau, il peut s'écouler plusieurs jours, semaines ou mois suivant la période de l'année avant que le cycle d'amplification virale se fasse dans les *culicoides* (une famille d'insecte). Ce qu'on peut dire, par contre, c'est qu'il y a une variabilité de la morbidité suivant les troupeaux, qui dépend de plusieurs facteurs, dont l'état sanitaire des animaux. La létalité, c'est à dire

le nombre d'animaux malades qui ne survivent pas, peut varier de quelques individus à 60 % »

Ovins et bovins sont-ils affectés de la même manière par la FCO et la MHE ?

« La fièvre catarrhale ovine, comme son nom l'indique, touche plus fortement les moutons. Mais ça ne veut pas dire que les vaches ne sont pas impactées : elles le sont même fortement dans plusieurs endroits. La maladie hémorragique épizootique, à l'origine, est une maladie de la faune sauvage, du cerf d'Amérique du Nord. Les bovins sont sensibles à la maladie : ils peuvent être malades et en mourir. Les moutons sont aussi réceptifs, mais le virus ne reste que quelques jours dans leur organisme. Il est rapidement éliminé sans

engendrer de maladie. »

L'État a débloqué plusieurs millions de doses : la vaccination est le meilleur moyen de freiner l'épizootie ?

« Les antibiotiques ne servent à rien contre les virus. La principale prévention, c'est vraiment la vaccination. La recommandation est de vacciner les troupeaux aussi bien contre la FCO 3, que la FCO 8 et la MHE. Maintenant, le but est d'aller plus vite que la maladie. Les spécialistes recommandent même de vacciner quand elle commence à apparaître dans le voisinage, ou que les premiers animaux sont touchés. Quelques jours après les premières injections, on arrive déjà à réduire l'impact de la maladie. »

• Propos recueillis par Jean-Michel Lahire



Même s'ils peuvent transmettre la MHE, les moutons sont surtout affectés par la FCO, la « maladie de la langue bleue ». Photo Sipa

Décryptage / Au cœur du fléau, un simple moucheron

Bien que provoquées par deux virus différents, la fièvre catarrhale ovine (FCO) et la maladie hémorragique épidémiologique (MHE) ont beaucoup en commun. Elles n'affectent que les ruminants, avec une morbidité très variable selon les espèces, ne sont pas contagieuses et sont transmises par les mêmes insectes : les culicoides, mouchérons piqueurs qu'on rencontre couramment dans nos campagnes. « Il y en a une grande diversité en Europe, de l'ordre de certainement 80 à 100 espèces. Elles sont plutôt inféodées à des milieux riches en matière organique d'origine animale ou végétale, qu'on peut retrouver à proximité des élevages, au bord des étangs, près des fumières ou des prairies surpâturées. On en trouve aussi en forêt. Ce ne sont pas des espèces invasives : on n'est pas du tout dans le même cas de figure qu'avec le moustique tigre, avec une invasion du territoire par une

espèce exotique », décrypte Claire Garros, chercheuse en entomologie au Cirad (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement).

Les femelles gestantes atteintes de FCO peuvent également transmettre le virus à leurs petits, mais ce mode de contamination reste extrêmement marginal.

Migration des virus vers le nord

Jusqu'au début du XXI^e siècle, la FCO n'avait pourtant jamais dépassé le bassin méditerranéen. Les scientifiques la pensaient d'ailleurs liée à *Culicoides imicola*, une espèce afrotropicale. Mais l'apparition de foyers en Europe de l'Ouest et du Nord, au milieu des années 2000, a invalidé cette théorie. « On sait aujourd'hui que cette espèce a probablement toujours été présente dans le bassin méditerranéen. Par contre, les



Les culicoides sont de petits diptères longs de 1 à 4 mm, dont les femelles doivent effectuer des « repas de sang » pour nourrir leurs petits. Photo J-B Ferré, Eid-Med

virus se sont mis à circuler parmi les populations locales de culicoides », reprend Claire Garros. Ce n'est donc pas une invasion de mouchérons venus d'Afrique, mais une adaptation du virus aux espèces autochtones qui serait à

l'origine du développement de la FCO en Europe.

Des centaines de kilomètres parcourus avec le Sirocco

Ce qui n'empêche pas les culicoides de se déplacer

localement au gré du vent, parfois même sur de longues distances. Le Sirocco fait office de suspect n°1 dans l'apparition de la MHE en Europe. Le vent aurait fait parcourir des centaines de kilomètres aux culicoides porteurs du virus présents en Tunisie, jusqu'en Espagne, en Sardaigne et en Sicile où les premiers foyers sont apparus à partir d'octobre 2022.

Le changement climatique joue-t-il un rôle dans ces épidémies de plus en plus fréquentes ? Très probablement, ne serait-ce que dans la mesure où des températures hivernales plus clémentes permettent aussi aux populations culicoides adultes de subsister plus longtemps - et donc de continuer à répandre la maladie. Des études à ce sujet sont d'ailleurs en cours dans le cadre d'un programme de recherche coordonné par l'université de Montpellier.

• J.M.L.